

# Lettre SELEFA n° 2 – JUIN 2013

## TEXTE I :

### L'Ange et le palefrenier

*ou*

#### De quelques termes du vocabulaire postal dans l'Antiquité et au Moyen-Âge

Philippe ZIMMERMANN et Jean-Claude ROLLAND

Ce texte est le résumé de la présentation faite à la séance de la SELEFA du 21 février 2013.

## A. LE GREC ἄγγαρος ET LE LATIN ANGARIUS :

### I. Des Perses aux Romains :

#### histoire conjointe d'une institution et d'un mot

##### a. *Angaros* dans le système de poste dans la Perse achéménide

Notre connaissance du système de poste dans la Perse achéménide tient en large partie aux sources grecques. Les Grecs avaient été impressionnés par ce système de courrier royal, indispensable dans un empire aussi immense.

Xénophon attribue la mise en place de ce système à Darius l'Ancien ; quoi qu'il en soit, il est clair qu'il est imité du système de courrier dans l'Empire assyrien.

De nombreux procédés existaient : message par signaux lumineux ou par cris transmis d'un endroit à un autre, messagers.

Xénophon et Hérodote nous ont également transmis plusieurs mots censés appartenir au vocabulaire de la poste achéménide.

Le grec ancien ἄγγαρος [prononcé : **ángaros**] a un sens technique initial très précis : « courrier à cheval qui porte les dépêches royales en Perse par relais »<sup>1</sup>.

C'est Hérodote (*Histoires*, VIII, 98) qui nous décrit comment ce service d'État a été mis en place par Darius afin d'améliorer la gestion des communications administratives dans l'Empire Achéménide devenu immense.

Le mot désigne d'abord le service de courriers montés de la poste dans la Perse Achéménide : ce serait donc un mot perse qui nous est transmis par des historiens grecs, Hérodote essentiellement, mais aussi Xénophon (cf. sa *Cyropédie*).

---

<sup>1</sup> CHANTRAINE, Paul, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris : Klincksieck, 1968, rééd. : 1999.

Le mot a également été utilisé comme adjectif par Eschyle (*Agamemnon*, 282) en insistant sur la notion de relais dans le syntagme ἄγγαρον πῦρ [ángaros pūr], « feu messenger » pour désigner les feux qui, allumés de sommet en sommet, annonçaient à Mycènes la nouvelle de la chute de Troie.

## b. ἄγγαρος [angaros] dans le système de poste dans les Royaumes hellénistiques

Les royaumes hellénistiques, héritiers des conquêtes d'Alexandre, trouvent en place le système de poste achéménide et le réutilisent à leur profit.

Dans le royaume des Ptolémée, une partie du vocabulaire perse est réutilisée. C'est le cas de notre *angaros*.

En grec hellénistique, le terme et ses dérivés sont devenu péjoratifs et se sont appliqués à la réquisition pour travail forcé ; c'est ce sens qui a survécu jusqu'en grec moderne (*αγγαρεία* /*angaría* « corvée », etc.).

À l'époque hellénistique et romaine, ce mot n'a pas disparu, du moins dans la partie orientale de l'empire, et l'idée de transport n'a jamais été vraiment oubliée : certes, la valeur péjorative de « corvée », de « tâche imposée » s'est ajoutée, mais sans que se perdent (en tout cas, pas toujours) le sens de « voyage ».

Le mot est assez rare certes, mais Rostowzew, dans un article de 1905 (*Klio*, 6, p. 249 sq.), a entrepris d'étudier les différentes attestations du mot. Voyons-en quelques-unes :

Dans *l'Évangile de Mathieu* (5. 41), on lit : ἐγὼ δὲ λέγω ὑμῖν μὴ ἀντιστῆσαι τῷ πονηρῷ · [...] ὅστις σε ἄγγαρεύσει μίλιον ἓν, ὑπάγε μετ' αὐτοῦ δύο.

La Bible de Jérusalem traduit : « Moi, je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : te requiert-il pour une course d'un mille, fais en deux avec lui. ». La traduction littérale devrait être plutôt : « si l'on te réquisitionne pour [une course d']un mille ». Que le mot « course » soit sous-entendu semble montrer que le verbe ἄγγαρεύειν le contient en soi.

C'est le même verbe ἄγγαρεύειν qui est utilisé à propos de Simon de Cyrène réquisitionné pour aider Jésus à emmener sa croix jusqu'au mont Golgotha. À chaque fois, il s'agit d'une corvée de transport.

L'exemple le plus remarquable est l'édit de Vergilius Capiton, préfet d'Égypte, qui date de 48 ap. J.-C. (Dittenberger, *Supplementum Sylloges Inscriptionum* 665. 18-25) : cet édit réagit contre les exactions perpétrées par des soldats romains à l'encontre des populations de la province libyenne. Le préfet reproche aux soldats d'imposer aux populations des charges : ὡς ὑποκείμενα εἰς δαπάνας καὶ ξένια αὐτῶν τὰ μῆτε ὄντα μῆτε οφείλοντα εἶναι, ὁμοίως δὲ καὶ ἀνγαρειῶν ὀνόματι « ...charges imposées pour leurs dépenses somptuaires et frais d'hospitalité – charges qui n'existent et qui ne doivent exister – et de même des charges pour le transport. »

Et par conséquent : κελεύω τοὺς διοδεύοντας διὰ τῶν νομῶν [...] μὴδὲ λαμβάνειν μηδὲ ἀνγαρεύειν εἰ μὴ τινες ἐμὰ διπλώματα ἔχουσιν, « J'ordonne que les personnes qui voyagent à travers les nomes (officiers, cavaliers...) ne saisissent aucun bien et n'exigent aucun transport, sans avoir une autorisation de moi ».

Le contexte semble clairement nous inciter à reconnaître dans l'*ἀγγαρεία* non pas n'importe quelle « réquisition pour un service public » (Bailly) mais une réquisition pour un transport. C'est bien ce que reconnaît le *Dictionnaire Étymologique Grec* de Frisk : « Fronleistung für den Beförderungsdienst » (Chantraine, lui, en reste à l'idée de corvée).

### c. Le système de poste dans l'Antiquité Romaine : ce qu'on en sait

Le système de poste à Rome nous est mal connu. Plusieurs exemples prouvent que diverses organisations existaient pour transmettre des messages, envoyer des messagers. Il semble cependant que ce n'est que sous l'empire, sous Auguste, que la poste reçut une première organisation comme service public.

Et quo celerius ac sub manum adnuntiari cognoscique posset, quid in prouincia quaque gereretur, iuuenes primo modicis interuallis per militaris uias, dehinc **uehacula** disposuit. commodius id uisum est, ut qui a loco idem perferunt litteras, interrogari quoque, si quid res exigant, possint. (Suétone, *Auguste* 49).

Nous insistons sur ce terme « uehacula », en apparence parfaitement neutre, mais qui devient le terme essentiel pour désigner ce système de transport, au point que l'on parle dès Hadrien de « praefectus uehicularum », le préfet des véhicules.

Nous ne dirons rien de plus sur l'organisation à cette époque d'abord parce qu'elle nous est mal connue, ensuite parce que ni la famille d'*angaros* ni celle de *veredus* n'est employée dans ce domaine.

Il faut cependant souligner l'apparition en latin du mot *angarius*, évidemment emprunté au grec :

Les deux premières attestations sont :

– dans un fragment de Lucilius (IIe siècle av JC) : *conkursans, ueluti angarius, clareque quiritans*.

Cependant cette attestation est discutable, car beaucoup de manuscrits donnent un nom propre « Ancarius ». L'*angarius* est donc ici celui qui court et qui crie d'une voix claire : un messenger donc.

– Aulu-Gelle citant Nigidius (grammairien du Ier siècle av JC) : « *angarius* » est un exemple de ces mots en /-ng-/ où le /n/ note une nasale palatale et non dentale.

### d. *Angaria* dans le vocabulaire de la poste dans l'Antiquité romaine tardive

À partir du IVe siècle, les empereurs réorganisèrent complètement le service postal, au point de vue politique et militaire : ces réorganisations nous sont bien connues grâce aux compilations législatives des codes Théodosien et Justinien.

Ce système de poste (le *cursus publicus*) fut soumis à une discipline hiérarchique et à un contrôle sévère, mais largement laissé à la charge, encore une fois, des habitants.

Le mot **ἀγγαρεία** réapparaît dans le Bas-Empire romain, dans le vocabulaire officiel des institutions postales, pour désigner le *cursus clabularis*, c'est-à-dire le service à petite vitesse (par opposition au *cursus velox* des *veredarii*) : il servait à transporter les denrées et bagages, notamment des soldats. Les **angariae** (puisque c'est surtout en latin que le mot a été employé) étaient alors, au départ, des chariots trainés par deux bœufs. Daremberg-Saglio (p. 1658-1659) rappellent combien cette institution impliquait de mettre à contribution les populations en les réquisitionnant.

Il est peu probable que le sens de transport ait disparu après Hérodote et Xénophon pour réapparaître ensuite au Bas-Empire : il semble bien que tout en se chargeant de la connotation négative de *corvée*, l'idée de *réquisition pour un transport* se soit maintenue en permanence, du moins en Orient, de l'Empire Perse au Bas-Empire Romain, en passant par le royaume de l'Égypte Lagide et les transports et postes officiels déjà pratiqués dans le Haut-Empire Romain.

## II. L'origine incertaine du mot *angaros* : hypothèses

### a. l'interprétation par *angelos*

– ἄγγαρος pourrait être une déformation du mot ἄγγελος « messenger » : cette hypothèse a été formulée par Gordon S Shrimpton en 1993 :

« Effectivement, *angaros* est bien un emprunt, mais c'est un emprunt au grec ! Plus précisément au grec *angelos* « messenger ». En effet, ni le phonème /e/, ni le phonème /l/ n'existaient en vieux-perse et ce qu'ils avaient de plus proche était un /æ/ (intermédiaire entre /e/ et /a/) et le /r/. Les courriers perses qui circulaient en Ionie (dont la plus grande partie était soumise à Darius) devaient probablement revendiquer vivement leur statut de messenger (garant d'impunité) et crier haut et fort *angelos* dans la langue du pays, ce qui dans leur bouche devenait *angæros* et dans l'oreille des Grecs *angaros* ... »

### b. autres hypothèses

1. J-D Michaelis, un savant du XVIII<sup>e</sup> siècle, dérive le mot du persan خنجر [*hanjar*], « poignard courbe ». Elle est peu vraisemblable pour diverses raisons, la phonétique n'étant pas la moindre : on s'attendrait à ce que, sur l'alpha initial du mot grec, l'esprit soit rude au vu de la consonne initiale du mot persan, qui se transcrit /x/ ou /kh/. Or il est doux... Une autre raison est que Michaelis se réfère à un mot grec introuvable ou rarissime, *angara*, « piques portées par les conducteurs ».

2. D'autres sources anciennes font le lien avec l'hébreu אגרת (*igeret*), (sens d'après le dictionnaire d'Elmaleh : « écrit », « lettre », « édit », « document », « rouleau », « missive », « dépêche », etc.) : *A Greek and English lexicon to the New Testament* par John Parkhurst et John Richardson Major.

3. Jensen, cité par Horn dans son *Grundriss der neupersischen Etymologie* p.28 rapproche ἄγγαρος de l'akkadien *agru* (le salarié, le journalier). Ce qui est intéressant ici, c'est que ce sens originel (si du moins il était encore perçu à l'époque achéménide) peut expliquer que ce mot ait dérivé en grec hellénistique vers l'idée de "corvée de transport", l'embauche du messenger devenant en fait une astreinte.

Cette explication était reconnue par le dictionnaire étymologique de Frisk comme la plus récente.

Chantraine, quant à lui, on l'a vu, rejette cette hypothèse "pour diverses raisons" (qu'on aimerait connaître) ; il se contente de parler d'un « emprunt à une langue de l'Orient, peut-être iranienne. »

4. Précisément, Clarisse Herrenschmidt en 1993 a reconnu dans ἄγγαρος une forme iranienne \**ham/a-gar-a*, « celui qui reste éveillé, le veilleur ».

5. Autre hypothèse, celle de Calvert Watkins (art. *angelos*). Celui-ci fait un rapprochement avec le sanskrit *ajira* (rapide) que l'on rapproche du latin *agilis*. Du verbe *agere*, on rapproche le sanskrit *ajati* (conduire, mener). Calvert Watkins commence tout de même par dire que *angelos* est « possibly akin to Greek *angaros* », et que les deux mots sont « from an unknown Oriental source ». Mais c'est effectivement la première fois qu'on voit apparaître le sanskrit *ajira*- dans la mêlée !

### III. Le vocabulaire moderne de la famille d'*angaros* :

#### a. Les dérivés romans du latin *angaria* :

Pour mémoire, rappelons que le latin *angaria* a été transmis dans les langues romanes :

– ancien français *angarie* : impôts.

On donnait le nom d'*angaries* et de *parangaries* à des services de corps de toute espèce, qu'on a plus tard désignés sous le nom général de corvées. Dans un sens particulier, on entendait par « angaries » des corvées de charrois qui consistaient dans l'obligation imposée aux vassaux d'*angarier*, c'est-à-dire de voiturier par terre et par eau, pour le seigneur, soit du bois et d'autres matériaux pour la réparation des manoirs, des maisons fortes et des ponts, soit le blé, le vin et les autres denrées de la récolte seigneuriale, qu'il fallait transporter au château ou à quelque autre endroit. (Godefroi)

Le mot a encore été utilisé au cours de la deuxième guerre mondiale, dans le sens « réquisition de navires civils étrangers pour transports aux fins de transports militaires ».

Le *droit d'angarie*, en temps de guerre, permet donc à un pays en conflit de saisir toute propriété pouvant être utilisée dans le cadre de l'effort de guerre, même s'il appartient à un pays neutre, s'il se trouve sur le territoire d'un des belligérants. Ladite propriété peut être matérielle ou humaine.

– espagnol *anguera, enguera* : dédommagement de l'utilisation non autorisée d'un animal de train.

– italien *angheria* : violence, harcèlement.

Chaque fois, l'idée de réquisition est présente.

#### b. Un « cousinage » sémitique éventuel :

Si l'on retient l'hypothèse de l'origine akkadienne, *angaros* est apparenté à une famille arabe bien connue, celle de la racine **أجر** *ağara* où l'on trouve les notions de « louer qqch » et « engager qqn ».

Le nom **أجرة** *uğra* signifie les frais encourus pour l'opération. On trouve notamment ce nom dans les deux locutions suivantes

– **أجرة البريد** *uğrat al-barīd*, « frais postaux »

– **أجرة النقل** *uğrat an-naql*, « frais de transport ».

On peut effectivement imaginer que la réquisition, à ses débuts, était rétribuée, et s'apparentait plus à une location, cette location portant sur le véhicule, sur l'animal chargé de le tirer, ou sur les deux, ou simplement sur l'animal monté si un véhicule n'était pas nécessaire.

## **B. VEREDUS :**

### **I. Le mot (et ses dérivés) dans le vocabulaire du cursus publicus du bas-empire romain**

Le terme *veredus* est attesté dès le Ier siècle ap. J.-C., chez Martial, pour désigner un cheval, utilisé pour la chasse :

Parcius utaris, moneo, rapiente **ueredo**,  
 Prisce, nec in lepores tam uiolentus eas.  
 Saepe satisfacit praedae uenator, et acri  
 Decidit excussus, nec rediturus, equo.

Use avec plus de ménagement, crois moi, du cheval rapide,  
 Priscus, et ne cours pas, avec tant de violence, après les lièvres.  
 Il arrive souvent que le chasseur satisfasse sa proie et qu'il tombe,  
 désarçonné, du cheval emballé, pour ne pas y remonter.

Le mot est rare sous le Haut-Empire. Le traité militaire *De Mutationibus* attribué à Hygin parle des *Pannonii veredarii*, les « cavaliers pannoniens », intégrés dans l'aile des armées ; la datation de ce traité pose problème, mais aujourd'hui, on pense qu'il remonte au IIIe siècle ap. J.-C. et n'est donc pas d'Hygin.

En fait, c'est dans les codes législatifs (justinien et théodosien) et dans les textes littéraires d'époque tardive qu'apparaissent de façon régulière les deux mots *veredus* et *paraveredus* pour désigner les chevaux de poste pour les courriers officiels (*cursus publicus* : voir l'article du Daremberg-Saglio à ce sujet).

Il y a alors une distinction très nette entre les deux termes : les *veredi* sont les chevaux officiels utilisés pour les trajets réguliers : la personne chargée du courrier officiel était le *veredarius*.

Les *paraveredi* n'étaient pas des chevaux publics : il s'agissait d'animaux réquisitionnés pour des itinéraires non réguliers ou pour des besoins spéciaux ou imprévus. Certaines cités, en prévision de ces besoins, avaient d'ailleurs créé pour ces chevaux des écuries spéciales.

*Paraveredus* est probablement créé d'après le modèle de *parippos*, même sens : l'association d'un préfixe grec au latin *veredus* suggère que le mot a peut-être été formé dans la partie nord des Balkans, région de contact entre le latin et le grec, spontanément ou sur le modèle du grec tardif *parippos*.

### **II. La postérité du mot :**

#### **a. En français : *palefroi***

Avec la chute de l'empire romain, le service du *cursus publicus* a globalement périclité ; il restait souvent davantage de *paraveredi* que de chevaux officiels. Pas étonnant alors que le mot soit resté pour désigner le *cheval de voyage*.

#### **b. En allemand : *das Pferd***

Le cheval allemand, *das Pferd* – *Parafred* en ancien haut-allemand –, emprunté au *paraverēdus* latin.

### c. Dans les langues romanes :

De la forme latine *veredus*, qui désigne le cheval de poste (qui deviendra le *palefroi*), a été dérivé, au haut Moyen-âge, le mot *vereda*. Ce mot, inconnu de Gaffiot, est repéré par Du Cange dans des textes du IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, venant surtout du sud de la Romania, Espagne notamment : le mot désigne le chemin que suivent les chevaux de poste, et, parfois, le service de poste, lui-même. Le terme *vereda* est resté tel quel en espagnol, en catalan, et en portugais, pour désigner un petit sentier.

En italien, la forme *vereda*, avec un diminutif en *-ola*, a évolué : *verèdola* > *v'rèdola* > *rèdola*, qui désigne aussi un petit sentier, "une voie herbeuse qui passe à travers les champs" (treccani.it)

### d. D'après l'explication traditionnelle du veredus romain au barīd omeyyade

#### \* Du *veredus* latin au βέρεδος *beredos* grec :

En latin, le son marqué par la lettre /v/ a beaucoup évolué au cours des siècles. Les lettres /b/ et /v/ ont tendu à se confondre. Dans des inscriptions, on a ainsi /v/ transcrit par /b/ à l'intérieur de mot entre voyelles (*jubentutis* pour *juventutis*...), à l'initiale après un mot se terminant par une voyelle (*qui bixit* pour *qui vixit*).

Cela explique qu'un *ve-* latin soit translittéré βε- en grec.

De la même manière, ce phénomène est bien connu pour les noms propres : βίκτωρ pour *Victor*, βέρρης pour *Verrès*, βέτιος pour *Vettius*.

Pour les noms communs, évidemment, il faut trouver d'autres mots grecs empruntés au latin : moins facile... : en feuilletant Chantraine, on trouve βένετος (bleu azur) pour *venetus* (bleu : tiré du nom propre « Vénétie » : cf. Ernout-Meillet<sup>2</sup> pour l'explication), βίτος pour *vitus* (jante d'une roue)...

Les premières attestations de βέρεδος *beredos* se trouvent chez Procope, écrivain du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Chaque fois qu'il l'emploie, il ressent le besoin de définir le mot :

– *Histoire de la Guerre des Perses* (2.20) :

Ὁ δὲ ἵπποις τοῖς δημοσίοις ὀχούμενος, οὗς δὴ βερέδους καλεῖν νενομίκασιν, ἐς Εὐφρατησίαν ἀφίκετο.

[Bélisaire] transporté par les chevaux publics, qu'on a l'habitude d'appeler *beredoi*, partit pour l'Euphrate.

– *Sur les Monuments* (5.3) :

he also restored a bath at the lodgings of the Beredariorii, as they are called (les *veredarii*, donc, les cavaliers de poste)

Vu ce besoin de définir le mot, on a bien le sentiment qu'il s'agit de la forme hellénisée du latin *veredus*, mot appartenant aux institutions publiques romaines (le *cursus publicus*) et qui a dû être repris par les Byzantins.

#### \* L'apparition du mot arabe بريد *barīd*, ses emplois :

Avant l'Islam, deux termes ont précédé l'apparition de بريد *barīd*. Ce sont les mots بشير *bašīr*, « messenger » et رسالة *risāla*, « message ». Mais بشير *bašīr* n'a jamais été une appellation officielle. Les premiers écrits de l'époque islamiques utilisaient indifféremment بريد *barīd* ou

<sup>2</sup> ERNOUT, Alfred & MEILLET, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Klincksieck, 1932, rééd. : 2000.

بشير *bašīr* avec le sens de « messenger ». L'usage de ce dernier mot perdura au cours des premiers siècles de l'Islam avant de laisser définitivement la place à **بريد** *barīd*.

Les messagers furent d'abord plus souvent envoyés par deux plutôt que relayés. Une inscription du barrage de Marib (Yemen, antique capitale du royaume de Saba) datant de 542 – un siècle avant la période ommeyyade – fait apparaître la suite consonnantique BRDNN, où le N final ne peut guère être autre chose que la marque du duel. La traduction latine de cette inscription est *veredarius*, ce qui n'indique d'ailleurs pas forcément une parenté entre les deux mots. Le mot **بريد** *barīd* apparaît également dans deux vers de Imrū' al-Qays, mais on sait que des doutes subsistent sur la datation de la poésie dite « préislamique ».

Par ailleurs, ce qu'avait fait Hérodote avec **ἄγγαρος** [angaros], Al-Ġāhiz (776-867) l'a refait avec **بريد** *barīd* au sens de « mule utilisée pour le transport des lettres impériales ». Le mot était probablement persan pour au moins deux raisons : 1. les Arabes ont un autre mot pour « mule », c'est **بغل** *baġl*. 2. ils ont arabisé deux mots persans désignant d'autres composants du système : **پيك** *payk* devenu **فيج** *fayġ*, « messenger », et **پروانك** *parwānak* devenu **فرانق** *furāniq*, « guide du messenger ».

Mais il se pourrait bien que la rencontre entre le **بريد** *barīd* arabe et un éventuel **بريد** *barīd* persan soit complètement fortuite, sauf à leur trouver un ancêtre commun.<sup>3</sup>

### III. L'origine du mot : hypothèse la plus fréquente, l'explication celtique

Il faut rappeler que la thèse selon laquelle le latin *veredus* serait dérivé du latin *raeda* qui serait d'origine celte), et que contredirait l'hypothèse de Wiener (origine assyrienne), est défendue déjà par les auteurs romains :

Que le latin *raeda* vienne du gaulois, est une idée que développe Quintilien (1.5. 57) :

Plurima Gallica eualuerunt ut '**raeda**' ac '**petorritum**', quorum altero tamen Cicero, altero Horatius utitur.

« Plusieurs mots gaulois ont prévalu, comme *raeda* ou *petorritum*, que l'on trouve, l'un, chez Cicéron, l'autre chez Horace. »

Et de même Pline l'Ancien (3.21) fait remarquer dans une parenthèse que :

**Eporedias** Galli bonos equorum domitores uocant.

« Les Gaulois appellent eporedies les bons cavaliers. »

Il faut bien sûr prendre ces témoignages avec précaution ; mais ils ne sont pas non plus à négliger. Un grammairien comme Quintilien devait bien sentir quels mots de sa langue étaient d'origine étrangère (*verbum peregrinum*).

L'élément indoeuropéen *\*upo* donne en celtique commun *\*wo-*, qui a notamment évolué en gallois en *go-* : de là proviendrait donc le gallois *gorwydd* désignant « le cheval de course », terme considéré comme archaïque par les dictionnaires de gallois actuel, cité plus haut, dérivant selon cet ouvrage, d'un protoceltique *\*wo-rêdos*.

<sup>3</sup> SILVERSTEIN, Adam J., *Postal Systems in the Pre-Modern Islamic World*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007, p. 48.



Que de ce *wo-* provienne le *ve-* de *veredus*, paraît plausible.

Un emprunt du latin au celte est historiquement tout à fait vraisemblable. On sait bien que les Gaulois étaient experts dans le domaine des chars et des charrettes et qu'ils ont beaucoup perfectionné tous les types de voitures à attelages. Meillet notait déjà que « les chars sur lesquels étaient montés les chefs gaulois, suivant un usage hérité de l'époque indo-européenne, et aussi les chariots sur lesquels ils transportaient leurs biens dans les migrations, ont frappé les habitants de l'Italie. » Dans ce champ lexical, de nombreux mots latins viennent du gaulois : outre *raeda* et *petorritum*, donnés dans la citation de Quintilien, il y a non seulement *carrus* « chariot » lui-même, mais aussi *carpentum* « voiture à deux roues munie d'une capote », *cisium* « cabriolet, chaise à deux roues », *mannus* « petit cheval, poney ».

Cela dit, de quand datent ces emprunts, il est difficile de le dire. Les contacts entre Italiens et Gaulois sont anciens. Mais il est tout de même étonnant de lire chez Venance Fortunat (Carm. 3.17. 1) :

Curriculi genus memorat quod Gallia redam

« Il y a une espèce de char que la Gaule désigne du nom de *raeda*. »

(éd. et trad. : Reydellet)

Qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., un poète précieux comme Fortunat ait besoin de définir le mot, prouve bien qu'il était peu connu et largement étranger à la langue latine.

## IV. L'origine du mot : hypothèses orientales

Ne faut-il pas expliquer l'arabe *بريد* *barīd* par des origines orientales sans passer par *veredus* / *βέρεδος* *beredos* ? Nous ne sommes pas non plus à l'abri d'une collusion entre un mot venu du Nord et un autre venu d'Orient... Il se pourrait même que *veredus* / *βέρεδος* *beredos* proviennent eux aussi de l'orient : si *veredus* est d'origine celte, ses ressemblances morpho-sémantiques avec certains mots orientaux (cf ci-dessous) sont elles fortuites ? Ce serait tout de même assez extraordinaire mais rien n'est exclu.

D'après Leo Wiener, auteur d'un intéressant et riche article, chapitre extrait de son ouvrage *Commentary to the Germanic laws and mediaeval documents*, 1915,

In Holder's *Altceltischer Sprachschatz* L. *veredus* « posthorse » is marked down as of Celtic origin. But the Romans derived the institution of the posts from Central Asia, specifically referred to by Herodotus as of Persian origin. Indeed, Persian *barid* « veredus, courier, messenger, running footman, a measure of two parasangs of twelve miles », *baridan* « to send a messenger » is unquestionably older than Lat. *veredus*, for it is based on Assy. *paradu* « to hasten, impetuous », *puridu* « messenger, posthaste », which are enormously older than Persian *barid* or Lat. *veredus*.

Des réserves cependant : il est difficile d'admettre que l'on puisse tirer ce *βέρεδος* *beredos* / *veredus*, jamais attesté avant notre ère (une attestation au I<sup>er</sup> siècle, et ensuite il faut attendre les V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup>), d'un mot des institutions achéménides, six siècles avant. Il s'agit tout de même d'un domaine lexical officiel assez bien connu : il paraît étrange qu'un tel mot ait pu être transmis et perdurer sans que nous en ayons trace.

Dans le *Revenue Law Papyrus* auquel faisait visiblement allusion Wiener et qui décrit des règlements officiels de l'époque lagide, il est peut-être question du service de poste de l'époque mais le mot *βέρεδος* *beredos* n'apparaît jamais.

## a. Un rapport avec l'élamite achéménide *pirradaziš* ?

On peut revenir au système postal achéménide où un mot est bien connu : *pirradaziš*<sup>4</sup>.

Apparemment une idée première de « course », sans que ce soit forcément celle d'un cheval ni spécialement pour transmettre un message. Les autres formes apparentées semblent nous éloigner de toute ressemblance phonétique avec βέρεδος *beredos* / *veredus*. L'origine serait effectivement indo-européenne avec une forme parente en avestique (*afrakatacim*, « running secretly », forme bien attestée dans un texte avestique, le *zamyad yast*).

Qui voudrait trouver le mot dans un ouvrage plus classique, pourra le trouver en p. 208 de l'*Elamisches Wörterbuch* : les auteurs reconstruisent une forme *\*fratačya-* avec un sens premier de « *zuvorkommen* [= courir devant ?] ».

Par Ali Nourai<sup>5</sup> on peut retrouver les racines indo-européennes à la base des composants :

– La première partie du mot est un probable préfixe issu de la racine *\*per-*, « en avant, devant, par, vers, contre, autour, ... »

– La deuxième partie semble issue de la racine *\*tek<sup>w</sup>-*, « courir, voler à toute vitesse ». D'où la traduction « service rapide » généralement donnée pour *pirradaziš*. Nourai donne l'avestique *pairi-tak*, « to run around », en français "parcourir" en somme, avec le même préfixe originel. (cf. *peri-* en grec.)

Ce mot *pirradaziš* est un mot important du système postal achéménide et l'on sait que ce système a influencé les systèmes hellénistiques. Cela ne prouve cependant pas pour autant que *pirradaziš* soit à l'origine du grec βέρεδος *beredos*, lequel n'est attesté que bien des siècles plus tard.

## b. Une famille sémitique ?

Le terme **بريد** *barīd* : « mule, cheval, monture de poste » (Lane) ; « courrier, messenger ; poste ». L'origine de ce mot – qui a aussi servi de mesure de distance entre les relais – est encore l'objet de débats. La tradition, citée par Lane, voulait qu'il soit issu du perse **بريدة دم** *burīda dum*, « à la queue coupée », terme qui désignait les mules de poste, puis, par extension, les messagers et le système postal. Cette étymologie est probablement plus populaire que savante.

Certains, cités par Nourai, font dériver ce mot du pehlevi *burtan*, « emporter », lui-même issu de l'avestique *bar*, « porter, monter à cheval », indo-européen *\*b<sup>h</sup>er-*, « porter ».

Pour Rajki<sup>6</sup>, **بريد** *barīd* est issu, via le grec byzantin βέρεδος *beredos*, du latin tardif *veredus*, « cheval de poste », lequel, d'après Ernout et Meillet, aurait été emprunté au gaulois. Mais ce pourrait tout aussi bien être l'inverse.

En effet, la présence, dans les diverses langues sémitiques, de noms d'équidés en BRD ou PRD – dont l'hébreu **פרדה** *pirda*, « mule », et l'akkadien *perdum* désignant un équidé non identifié –, associées au vieux perse *pirradaziš*, « service rapide », trouvé sur des tablettes à Persépolis, font pencher en faveur d'une origine, sinon sémitique, du moins moyen-orientale ou mésopotamienne de **بريد** *barīd*.

<sup>4</sup> Voir TAVERNIER, Jan & ISEBAERT, Lambert, *Le vieux-perse* [Res Antiquae 9, 2012], p. 421.

<sup>5</sup> NOURAI, Ali, *An Etymological Dictionary of Persian, English, and other Indo-European Languages* (en ligne).

<sup>6</sup> RAJKI, András, *Arabic Etymological Dictionary*, 2002 (en ligne).